

# La belle et la bête

## Sofia de Meryem Benm'Barek

Orian Dorais

---

Volume 37, numéro 3, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90663ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Dorais, O. (2019). Compte rendu de [La belle et la bête / Sofia de Meryem Benm'Barek]. *Ciné-Bulles*, 37(3), 20–21.



## La belle et la bête

ORIAN DORAIS

La famille de Sofia est sur le point de conclure une entente commerciale lucrative avec des amis aisés, entente qui la sortira de la misère. Une grossesse, inattendue et cachée, de la jeune fille viendra chambouler ces projets. L'identité du père demeure mystérieuse et les relations sexuelles hors mariage sont punies d'un an d'emprisonnement au Maroc. La famille s'embourbera ainsi dans une spirale de mensonges, de drames et dans un mariage de convenance, avec Omar, le père présumé de l'enfant, dans le but de sauver les apparences, au cœur d'un pays en pleine évolution sociopolitique. Sofia n'aura comme seul véritable soutien sa cousine, qui tentera de voir clair dans ce tissu de mensonges et découvrira de troublants secrets. Voilà autant d'éléments qui composent la trame narrative de cette coproduction franco-marocaine, coup d'envoi de la carrière de la Maro-

caine Meryem Benm'Barek dans le monde du long métrage, après un départ prometteur dans le court.

Il va d'abord s'en dire que **Sofia** mérite amplement le Prix du scénario de la section Un certain regard du Festival de Cannes 2018. Si le spectateur pouvait craindre l'histoire clichée de la brave fille mère abandonnée par un ancien amant profiteuse dans une société injuste, l'intrigue est en fait beaucoup plus complexe. Sofia se révèle moins sympathique qu'il n'y paraît à mesure que le film avance. Plusieurs retournements font en sorte que l'on ne sait plus si elle est innocente, coupable, victime... ou les trois. Le spectateur finit presque par avoir plus pitié d'Omar que de sa fiancée, quand il comprend que le jeune homme fait un immense sacrifice, au cœur d'une finale ouverte qui laisse un vague à l'âme. C'est

tout à l'honneur de la scénariste d'avoir évité une intrigue manichéenne, au profit d'une histoire qui s'interroge sur la boussole morale. Chose certaine, Benm'Barek, dans la pure tradition réaliste, ne porte pas de jugements sur ses personnages. Elle fait plutôt le portrait d'un système qui écrase les individus et de la pauvreté qui les pousse à l'extrême pour survivre.

Le film évite aussi de présenter le Maroc comme une société traditionnelle; au contraire, on voit un pays moderne, qui semble occidental et dont les décors rappellent plus la France ou l'Italie que le Maghreb, malgré qu'il soit encore régi par des lois rigoristes. À certains moments, on croirait avoir affaire à l'Europe houellebecquienne portée à l'écran. Le scénario prend le contrepied de l'imaginaire occidental entourant le



monde arabe et ne tombe pas dans un exotisme facile. La réalisatrice présente un pays à la croisée des chemins. Une scène toute simple, dans laquelle la cousine de Sofia essaye une lourde robe traditionnelle marocaine, qu'elle retire pour révéler son habillement ordinaire : un t-shirt moult et un minishort incarnent ce conflit de mentalités. Benm'Barek ne fait pas une dénonciation intégrale de son pays, dont elle montre d'ailleurs les paysages magnifiques par des images léchées au possible. Au contraire, elle le remet en question, présente tout le chemin parcouru et ce qui reste à accomplir.

Il n'en demeure pas moins que le Maroc de **Sofia** est une autocratie. Sauf qu'il s'agit d'un enfer plus bureaucratique que théocratique. La protagoniste se retrouve ainsi plusieurs fois confrontée à une administration kafkaïenne qui surveille ses moindres faits et gestes. Il en découle des passages surréalistes, comme celui où le procureur local propose à Sofia et Omar un café avant de les menacer de les expédier en prison sans procès ou celui où Sofia, en pleines contractions, se fait expliquer calmement par une infirmière que si elle n'a pas en sa possession les papiers de son époux, elle devra partir ou sera arrêtée. La mise en scène bâtit une ambiance malsaine autour de cet univers administratif froid qui régule la vie des citoyens sur la base de règles périmées.

Gilles Groulx déclarait, en 1958, qu'avant « d'être cinématographique, un film est un Homme ». Dans le cas de **Sofia**, le film est avant tout une Femme. En effet, le film aborde d'abord le sort de la Femme. Plus précisément, Benm'Barek s'emploie à exposer tous les petits mécanismes d'humiliation et d'ostracisme que le patriarcat réserve à une femme qui a été désignée comme fautive. Il y a quelque chose d'universel dans les épreuves que traverse Sofia. Du rejet de sa famille aux insinuations de lubricité, en passant par la charge émotive posée sur ses épaules; elle est considérée comme l'unique responsable de tous les malheurs de sa famille et c'est à elle, par son mariage, que revient le devoir d'arranger la situation. Sofia se trouve enfermée dans le rôle de mère et d'épouse qu'elle n'a pas vraiment choisi, mais dont tout le monde suppose qu'elle acceptera de s'acquitter, puisqu'elle appartient au beau sexe. Bien qu'elle ne fasse pas les meilleurs des choix, la protagoniste subit une injustice que seule une femme peut vivre. L'interprétation de Maha Alemi, pleine d'agressivité renfrognée et de défi, rend magistralement le sentiment du personnage sans ressources réalisant peu à peu que sa situation est sans issue. Benm'Barek filme avec une grande attention les moments de douleur. La séquence de l'accouchement, prémonitoire des souffrances qui attendent le personnage, est un bon exemple de la délicatesse de la réalisatrice. L'acte est montré

sans donner dans la surenchère, avec un respect des détails de la procédure.

Benm'Barek opte pour un mélange de plans fixes très lisses et d'autres plus mobiles, où la caméra est portée, lors des scènes de drames. Le travail de montage est également à souligner, avec un rythme lent, qui permet à l'histoire de se révéler, comme dans cette scène touchante où Sofia, se sentant coupable, dépose une couverture sur son père, interprété par un Faouzi Bensaïdi bouleversant de douleur, endormi, et éteint doucement la cigarette qu'il a laissée dans le cendrier. Un passage qui apaise cette histoire de colère et de mensonge. La mise en scène reflète le désir d'une cinéaste de montrer son pays avec une tendresse indéniable. **CE**



France-Belgique-Maroc-Qatar / 2018 / 85 min

**RÉAL. ET SCÉN.** Meryem Benm'Barek **IMAGE SON** Doan **SON** Aïda Merghoub **MONT.** Céline Perréard **PROD.** Olivier Delbosc **INT.** Maha Alemi, Lubna Azabal, Sarah Perles, Faouzi Bensaïdi, Hamza Khafif, Nadia Niazi, Mohammed Bousbaa **DIST.** FunFilm Distribution